



Expression de la révolte au féminin dans *Nulle Autre Voix* de Maïssa Bey

Feminine expression of revolt in *Nulle Autre Voix* by Maïssa Bey

✉ GUERROUI Mervette

mervette_guerroui@yahoo.fr

Université 8 mai 1945 Guelma(Algérie)

Reçu le:22 /06/2020 Accepté le:04 /06 /2021 Publié le:25/09/2021



RÉSUMÉ

Cet article étudie l'expression de la révolte au féminin dans *Nulle Autre Voix* (2018) de Maïssa Bey. Afin d'analyser la mise en récit du parcours subversif d'un personnage féminin qui se révolte contre les diktats sociaux en s'adonnant à la violence, nous entamons le travail par présenter un aperçu des représentations littéraires de la violence féminine, entre déni et reconnaissance institutionnels. Nous démontrons ensuite comment la narration balance le lecteur entre l'intime et le social, afin de produire un discours qui dénonce le silence imposé aux femmes par le système patriarcal.

Mots clés : Révolte – violence – enfermement- dévoilement - dénonciation

ABSTRACT:

This article examines the expression of feminine revolt in *Nulle Autre Voix* (2018) by Maïssa Bey. In order to analyze the storytelling of the subversive journey of a female character who revolts against social dictates by indulging in violence, we begin the work by presenting an overview of literary representations of female violence, between institutional denial and recognition. We demonstrate then how narration balances the reader between the intimate and the social, in order to produce a discourse that denounces the silence imposed on women by the patriarchal system.

Keywords: Revolt – Violence - confinement- denunciation - unveiling

Introduction :

*Aujourd'hui, on dit de moi 'c'est une féministe', 'elle dénonce la condition des femmes' (...) c'est pas du tout mon objectif ! 'Elle est porte-parole', je déteste ce mot de 'porte-parole', je préfère qu'on dise 'elle porte la parole de', c'est très différent.*ⁱ

C'est de cette façon que l'écrivaine algérienne Maïssa Bey se représente dans le champ littéraire algérien. Elle ne se considère pas comme 'une porte-parole des femmes' mais comme une porteuse de leur parole, dans le sens où elle se contente de transmettre leurs revendications et leurs aspirations dans son écriture.

Depuis son premier roman *Au commencement était la mer* (1995) l'écrivaine tient à dresser les portraits d'un ensemble de personnages féminins dont le destin est marqué par l'absence du choix. Dans son article *Maïssa Bey : L'écriture de la révolte* (2009)ⁱⁱ, Colette Valat affirme que dans tous ses écrits, Bey tient à dénoncer l'hypocrisie sociale qui opprime la femme et l'oblige à se soumettre aux désirs masculins les plus injustes. Valat arrive à conclure que l'écriture de Maïssa Bey est une écriture engagée, où la thématique de la révolte est omniprésente :

*Le point de départ de l'écriture de Maïssa Bey, le sentiment de révolte de la personne, a trouvé un médium privilégié qu'elle façonne au plus près de cette intention de communiquer, c'est-à-dire de soulever d'autres révoltes, de s'engager.*ⁱⁱⁱ

De notre part, nous voudrions étudier l'expression de cette révolte féminine à travers le parcours du personnage principal du dernier roman de l'écrivaine *Nulle Autre voix* (2018). Dans ce texte subversif, l'auteure aborde de nouveau la question de la condition féminine en Algérie, mais en tentant cette fois-ci, de jeter la lumière sur les sujets tabous de la violence et de la réclusion féminine qui sont souvent mis sous silence car ils se heurtent avec les mœurs et les valeurs de la société patriarcale. L'écrivaine dresse le portrait d'une femme révoltée contre sa condition de femme soumise, qui décide de défier l'ordre social, moral et sexuel, pour prendre son destin en main, et finit par tuer son mari après des années d'abus et de maltraitance.

Nous nous proposons donc d'étudier l'expression de cette dissidence féminine dans l'écriture de *Nulle Autre Voix* afin d'analyser la manière dont l'auteure représente la révolte du sujet féminin comme une conséquence naturelle de la violence subie. Nous voudrions aussi interpréter la mise en récit du parcours transgressif d'un personnage hors normes, dont la représentation semble participer d'une critique et d'une dénonciation des valeurs patriarcales de la société algérienne.

1. La violence féminine entre réalité et représentation littéraire :

Si la violence est habituellement une affaire d'hommes, ceux-ci n'en détiennent pourtant pas le monopole. Certainement minoritaire en termes de fréquence, la violence des femmes est pourtant un phénomène constant. Cette réalité est aussi bien vérifiable dans les temps contemporains que dans les époques précédentes, et dans des aires géographiques et culturelles diversifiées.

Dans l'histoire de la littérature, si la figure de la femme violente traverse, d'une façon souvent spectaculaire, tous les genres et toutes les époques de la littérature, avec des personnages diaboliques comme Méduse^{iv} ou Lady Macbeth^v, la violence des femmes demeure pourtant une réalité minoritaire, qui n'est pas centrale dans le champ des recherches sociologiques, historiques ou même littéraires. En effet, il suffit de quelques heures de recherches bibliographiques pour

constater que les travaux sur les femmes dans la littérature ne placent jamais la violence au centre de l'identité féminine, tandis que les recherches sur la violence en littérature conçoivent le plus souvent les femmes du côté des victimes et non pas de celui des bourreaux.

Les traditions sociales tiennent en effet à perpétuer une mise en scène matérielle et symbolique d'une bipolarité qui distribue des tâches stéréotypées opposant nature/culture, espace privé/ espace public, donner la vie/donner la mort, force/faiblesse, virilité/féminité, sexe masculin/sexe féminin^{vi}. Cette division sexuelle des rôles sociaux restreint le rôle des femmes à la procréation et à l'éducation des générations futures et les excluent de toute activité conflictuelle ou violente. Toutefois, il existe de manière très variable, des exceptions à travers l'Histoire, où des femmes ont pu renverser l'ordre des choses et déplacer les normes jusqu'à déconstruire les fondements mêmes du principe de monopole masculin des armes. Ainsi, pendant les guerres et les conflits armés, tel dans le cas de la révolution algérienne armée, les femmes avaient pris les armes, sont montées aux maquis, ou se sont engagées comme des porteuses de bombes dans les grandes villes, participant ainsi à la libération de leurs pays.^{vii}

Dans ce sens, dans son article intitulé *Littérature et violence politique des femmes* (2012), Raphael Guidée observe qu'il existe une résistance de la part de la critique à penser cette réalité, malgré la récurrence des figures féminines violentes au sein de la littérature, tout genre confondu, notamment dans les Polars et les romans policiers. Il confirme aussi que « la critique littéraire tend généralement à minorer ou taire la violence des femmes, ou bien, lorsqu'elle la reconnaît, à la déconstruire et finalement l'annuler »^{viii}. Enfin, il résume les causes de la réticence de la critique vis-à-vis de cette problématique en deux raisons principales :

D'une part, la majorité des théoriciens de la littérature répugnent à penser comme spécifiques, les représentations du féminin. La rareté des travaux de réflexion sur la violence des femmes dans les écrits littéraires confirme le fait que la place du féminin dans l'écriture et les représentations littéraires reste largement impensée aujourd'hui dans le paysage académique, malgré quelques apports récents des études du genre (The Gender studies).

D'autre part, l'auteur observe une réticence claire de la part des féministes à admettre ce phénomène dans la mesure où il s'oppose à leurs revendications. Dans leur ouvrage intitulé *De la violence et des femmes* (1997), Arlette Farge et Cécile Dauphin confirment que pour les féministes : « s'occuper de cette réalité peut sembler pour certaines injustifiable parce qu'elle entache "la cause des femmes" ainsi que la nécessaire dénonciation de la violence sur les femmes »^{ix}. Ceci va donc pousser une partie de la critique littéraire féministe à limiter les représentations de la violence féminine à un phénomène essentiellement marginal ou pathologique.

Nous verrons, cependant, que le modèle féminin violent choisi par Maïssa Bey ne répond nullement à ces cas marginaux, pathologiques ou relatifs à des contextes de guerres. En effet, Maïssa Bey dresse le portrait d'une femme ordinaire qui se révolte contre l'oppression sociale et conjugale en s'adonnant à la violence et qui, selon l'expression de Judith Butler, défie les attentes normatives de la féminité.^x

2. Image de la femme révoltée, du silence au dévoilement :

Le dernier roman de Maïssa Bey raconte l'histoire d'une femme qui tue son mari de sang-froid. Après quinze années d'incarcération, elle retourne à son appartement et sombre dans la solitude. Le récit s'ouvre sur la scène choquante du crime. Le lecteur est ainsi interpellé dès l'incipit à travers l'implication directe du narrataire dans le souvenir que la narratrice exhume. En effet, cette dernière raconte les détails de son crime après sa sortie de prison en s'adressant à un « vous » qu'elle semble appeler en témoin direct de son acte :

Je dis : là maintenant pendant que je vous parle, le décor se remet en place. (...) Je dis : voilà plus de quinze ans que j'ai refermé le livre d'images qu'aujourd'hui j'ouvre pour vous.^{xi}

La narratrice décrit un acte meurtrier prémédité qui donne froid dans le dos et raconte comment elle s'est approchée lentement de son mari assis tranquillement dans un fauteuil au salon, comment elle a levé son bras tenant un couteau de cuisine pour l'abattre trois fois sur son dos et enfin, comment elle est allée s'asseoir tranquillement dans la cuisine pour attendre le lever du jour, prête à affronter son destin, munie d'une petite valise qu'elle avait préalablement préparée.

Une anachronie viendra ensuite interrompre la linéarité temporelle du récit pour retracer des lambeaux du passé de ce personnage. Grâce à l'écriture épistolaire, le récit alterne des bribes de souvenirs douloureux de l'enfance et de la jeunesse de la criminelle, comme elle aime se qualifier, avec le récit de son vécu après sa sortie de prison. Tout au long du processus de son emprisonnement, elle refusait de livrer les raisons de son acte. A sa sortie de prison, ne pouvant reprendre une vie normale car elle est rejetée par sa famille, ses voisins et toute la société, qui ne voient plus en elle que la cruauté et le péché ; elle se retrouve, de nouveau, enfermée chez elle. Seule, elle se voit, pour de bon, condamnée au silence et à la solitude :

Depuis que je suis livrée au silence et à la solitude dans cet appartement presque vide, seuls les bruits de la vie des autres me rattachent au monde.^{xii}

La brutalité du crime et l'indifférence de la criminelle poussent inévitablement le lecteur à s'interroger à propos des raisons du choix catégorique de cette femme qui a préféré tuer au lieu de fuir ou de protester. En effet, Maïssa Bey démontre comment cette femme a toujours été soumise à des mœurs rigides qui l'ont démunie de toute volonté de révolte mais qui, en même temps, ont fait d'elle une sorte de bombe à retardement :

Et puis, et puis il y avait autre chose. Quelque chose qui, à mon insu, et sans doute par contamination, avait fondu sur moi et comme une lame de fond, avait balayé mes peurs : une irrésistible attraction pour la violence.^{xiii}

La narratrice est donc contaminée par la violence qu'elle a subie et qu'elle a fini par déchaîner pour retrouver sa liberté. Paradoxalement, c'est à travers le crime qu'elle se libère des chaînes qui la ligotaient et bizarrement, c'est dans la prison qu'elle trouvera le refuge. Elle s'est retrouvée :

Soumise. Craintive. Docile. Disciplinée. Silencieuse. Obéissante. Mais libre. Libérée de la peur. De la honte. Du dégoût de soi. De la haine. De la colère sourde tapie dans les entrailles.^{xiv}

Quand les portes de la prison se sont renfermées sur moi, je me suis brusquement sentie.... Comment dire ? Délivrée^{xv}

La prison, lieu d'exil social et d'enfermement, devient alors un lieu de liberté voire même de pouvoir et d'autorité, puisque c'est le seul endroit que la narratrice a choisi, de son propre gré. C'est alors dans l'enfermement qu'elle reprendra l'autorité sur son sort et sur son corps et qu'elle finit par se venger de tous ceux qui l'ont condamnée à la soumission :

Peut-être qu'en tuant cet homme, je suis arrivée à ce que je souhaitais secrètement : obliger ma mère à tenir compte de mon existence. L'atteindre dans ce qu'elle a de plus précieux : son honorabilité et celle de la famille toute entière.^{xvi}

Une fois de plus, Maïssa Bey décrit la déception de ses personnages féminins trahis par les êtres les plus proches. Comme dans *Au Commencement était la mer* (1996) ou dans *Puisque mon cœur est mort* (2010) où elle a souvent évoqué les relations entre les personnages féminins et leurs mères, pères ou frères, qu'elles vivent comme des déchirures, l'écrivaine décrit de nouveau la passivité de la mère et l'absence de toute affectivité envers sa fille, qui contribuent à affirmer l'emprise du système patriarcal. Une fois chez elle, la narratrice décide donc de prolonger son enfermement libérateur en recréant les mêmes conditions de sa réclusion, car désormais, c'est uniquement dans l'isolement qu'elle se sent en sécurité :

J'avais choisi de me couper du monde (...). J'ai recrée les conditions de ma détention (...). J'ai choisi librement de m'enfermer.^{xvii}

En plus de sa forme matérielle, l'enfermement trouve une formulation plus subtile qui transcende la réclusion physique, revêtant ainsi des valeurs symboliques et métaphoriques riches, bien que tout en même temps problématiques : il s'agit de l'impuissance verbale. La narratrice est incapable de parler. Elle n'a jamais révélé les raisons de son crime et s'est condamnée au silence absolu. Pourtant, elle n'aspire à aucune compassion, accepte sa sentence, justifie les raisons de son crime et ne révèle aucun sentiment de culpabilité :

Pour moi, la première violence est de s'arroger le droit de disposer de l'autre. Du corps de l'autre. Au nom d'une supériorité légitimée par la naissance, le sexe, l'argent, la position sociale ou encore par des lois humaines ou divines. Reconnue coupable. Sans circonstances atténuantes. Pourquoi n'ai-je aucun remords ?^{xviii}

Au fil de la narration, nous découvrons un personnage qui a toujours vécu l'enfermement. Prison d'une mère insensible aux aspirations de sa jeune fille, prison d'une société qui a étouffé ses rêves et ses désirs, et enfin, prison d'un mari monstrueux, violent, qui passe ses journées à la rabaisser et à la déposséder, petit à petit, de son humanité. Cependant, à peine rentrée chez elle, elle se retrouve harcelée par une écrivaine qui veut s'inspirer de son histoire pour écrire un roman. Malgré sa résistance, l'entêtement de l'écrivaine finit par la faire résigner à se dévoiler, timidement d'abord, à cette élégante étrangère, émancipée, tout son contraire :

Dans le salons, deux femmes (...) L'une dans l'éclat d'une trentaine épanouie, grande, d'allure sportive, gestes assurés, menton relevé (...). L'autre est une femme proche de la cinquantaine. De taille moyenne, menue, le dos voûté, des cheveux plutôt rares et grisonnés (...). Deux femmes que tout sépare.^{xix}

Le silence que lui impose la solitude n'est brisé que par la présence de cette écrivaine. Cette métaphore de l'écrivaine qui libère la voix est poussée encore plus loin à travers un

métalangage qui rend compte du rôle de l'écriture dans la transgression de toutes les contraintes sociales et psychologiques. Ainsi, n'ayant pas le courage de faire face à celle qui l'interroge, la narratrice préfère tenir un carnet où elle écrit des lettres qu'elle lui adresse. Elle s'exprime d'ailleurs sur les raisons de cet usage de l'écriture comme seul moyen de l'expression :

J'ai du mal à exprimer ce que je ressens (...). A cause d'elle, me voilà replongée dans cette partie de ma vie que je croyais avoir reléguée dans les fonds souterrains (...). Mais en même temps, grâce à elle, je suis sortie de mon hibernation (...). La lumière se fait plus vive, j'en perçois les pulsations dans mon corps.^{xx}

Nous assistons alors progressivement à la métamorphose de ce personnage silencieux, renfermé sur son passé, qui va se dévoiler, qui va se procurer une voix à travers l'écriture salvatrice. L'hybridation générique qui emprunte aux techniques du genre épistolaire semble donc nécessaire au dévoilement du Moi dans le récit. L'alternance de la narration traditionnelle avec la narration épistolaire semble permettre à la narratrice d'effectuer une introspection qui va, non seulement révéler les raisons de sa révolte, mais également lui permettre de se redécouvrir, de se réévaluer et de s'assumer :

Quand j'écris, la souffrance se tait (...). Vers quels abîmes va me mener cette expérience de l'écriture ? Une expérience inédite pour moi qui me suis toujours contentée de vivre avec les mots des autres^{xxi}.

C'est donc l'écriture qui libère la voix du sujet féminin révolté et l'extrait de son silence et c'est avec hésitation qu'il s'y aventure. C'est grâce à l'écriture que les propos de la narratrice deviennent plus confirmés, ses lettres dévoilent ses secrets les plus intimes, sa relation avec l'écrivaine devient plus solide. Elle commence à l'accompagner dehors, ose s'éloigner de son quartier et continue de la sorte, sa rébellion contre l'oppression sociale. Sa révolte se prolonge également dans l'intimité, lorsqu'elle s'adonne à des jeux de plaisir qu'elle n'osait pas auparavant : « je commençais à peine à me réapproprier mon corps »^{xxii}, avait-elle dit à sa confidente, où lorsqu'elle décrit des sensations nouvelles en usant d'un langage cru et osé : « mon sexe s'est mis à battre comme si un autre cœur venait de naître en moi »^{xxiii}, ou encore lorsqu'elle rapporte les discussions obscènes qu'elle a entendues entre des prisonnières pendant sa réclusion ...etc. Ce nouveau langage, violent, parfois obscène dont use la narratrice semble lui servir non seulement, à se dévoiler et à se redéfinir en tant que femme libre, mais aussi à mettre à nu les pratiques répressives contre les femmes dans la société romanesque et la situation de précarité, d'ignorance et de délinquance dans laquelle ont pu se retrouver certaines d'entre elles.

A la fin du récit, l'écrivaine disparaît sans fournir d'explication et ne revient plus chez la narratrice. On pourrait qualifier cette disparition comme fortuite si le récit ne nous livrait pas un détail important : S'inquiétant de l'absence de sa confidente, la narratrice va jusqu'à la chercher à l'université où elle est censée travailler mais n'en trouve aucune trace. Ceci nous mène à penser que le personnage de l'écrivaine n'est en effet que le fruit de l'imagination de la narratrice.

Cette découverte nous pousse à penser que l'existence de ce personnage, apparemment imaginaire, a été nécessaire pour la libération réelle de la narratrice, car ni sa sortie de prison, ni le meurtre de son mari n'ont réussi à la libérer de l'emprise de la société. Le dédoublement de ce personnage lui a, en fait, permis d'entamer un processus de dévoilement grâce l'écriture épistolaire. Nous pourrions même penser que le personnage de la femme écrivaine, émancipée, libérée des impositions sociales, possédant le contrôle de sa propre vie, représente, en réalité, un

fantasme pour l'héroïne de Maïssa Bey et pour toutes les femmes qui aspirent à la liberté et à l'égalité des droits et des chances.

A travers la voix timide mais sûre de sa narratrice, Maïssa Bey, contrairement à ce qu'elle prétend, tient donc un discours féministe, qui participe d'une critique sociale du sexisme de la société algérienne patriarcale. La révolte de son personnage contre sa nature de femme silencieuse et soumise dénonce l'hypocrisie sociale qui s'adapte avec la brutalité masculine comme une réalité attendue, voire même acceptable et la considère comme une affirmation de la virilité, tandis qu'elle conçoit la violence des femmes comme effroyable car jugée contraire à leur nature. L'écrivaine dénonce donc le caractère sexué de la violence et les représentations sociales qui en découlent, qui font que la brutalité contre les femmes soit une pratique presque naturelle, tandis qu'elles responsabilisent les femmes abusées, qui finissent souvent par croire en leur culpabilité.

Conclusion :

Dans *Nulle Autre Voix*, Maïssa Bey remet en cause la règle du silence imposé aux femmes par la société patriarcale, peignant le portrait d'une femme qui défie les diktats sociaux et se révolte en s'adonnant à la violence. Pour briser ce silence qui l'a conduite à la brutalité, sa narratrice semble forcée, par un esprit malade, de se créer une existence alternative, qui lui permet enfin exprimer son malheur et l'oppression qu'elle a toujours subi. La révolte féminine chez Maïssa Bey apparaît comme une rébellion contre l'identité sexuelle normative imposée aux femmes en Algérie. La confrontation avec des autorités faussement bienveillantes comme la mère despotique, le mari violent ou le père indifférent démontre l'imposition d'une identité conventionnelle genrée qu'il faudrait abolir.

Par ailleurs, il serait intéressant d'élargir le travail sur ce roman en étudiant les représentations du milieu carcéral dans le discours de Maïssa Bey qui s'étale à analyser le profil des femmes en réclusion et les conditions dans lesquelles elles sont enfermées. Une telle étude permettrait d'étudier la configuration de l'espace carcéral et de définir la conceptualisation et les représentations littéraires de la prison et de l'enfermement dans la littérature au féminin.

Bibliographie :

- AMRANE, Djamila (1999), *Femmes dans la guerre d'Algérie. Entretien avec Fatma Baïchi*, Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne], [Consulté le 13/06/2018]. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/cliio/1530>
- BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, de l'Aube, Paris.
- BUTLER, Judith (1990), *Gender Trouble: Feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York.
- FARGE, Arlette, DAUPHIN Cécile (1997), *De la violence et des femmes*, Albin Michel, Paris.
- GUIDEE, Raphaël (2012), *Littérature et violence politique des femmes*, dans: Coline Cardin et al, *Penser la violence des femmes*, La Découverte, p.391, [En ligne] [Consulté le 23/12/2019]. Disponible sur : <https://www.cairn.info/penser-la-violence-des-femmes---page-388.htm>

- Institut français, *Conversation avec Maïssa Bey et Boualem Sansal*, Médiathèque de l'Institut français de Lituanie, publié le 15 octobre 2013. [En ligne] [Consulté le 05/03/2019]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=5Gnm_bWdCWA.
- SHERRY B. Ortner, (1974), *Is female to male as nature is to culture?* In M. Z. Rosaldo and L. Lamphere (eds), *Woman, culture, and society*. Stanford, CA: Stanford University Press, pp. 68-87.
- VALAT, Colette (2009) *Maïssa Bey: L'écriture de la révolte, Horizons Maghrébins, Le droit de la mémoire*, Numéro thématiques: Littératures féminines avec et autour de Maïssa Bey, pp. 10-32. [En ligne] [Consulté le 02/06/2020]. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/horma_09842616_2009_num_60_1_2702

ⁱ Institut français, *Conversation avec Maïssa Bey et Boualem Sansal*, Médiathèque de l'Institut français de Lituanie, publié le 15 octobre 2013. [En ligne] [Consulté le 05/03/2019]. Disponible sur : https://www.youtube.com/watch?v=5Gnm_bWdCWA.

ⁱⁱ VALAT, Colette (2009) *Maïssa Bey: L'écriture de la révolte, Horizons Maghrébins, Le droit de la mémoire*, Numéro thématiques: *Littératures féminines avec et autour de Maïssa Bey*, pp. 10-32. [En ligne] [Consulté le 02/06/2020]. Disponible sur : https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2009_num_60_1_2702.

ⁱⁱⁱ *Ibid*, p. 31.

^{iv} Appelée aussi Médusé, c'est l'une des sœurs Gorgone dans la mythologie grecque. Elle est toujours décrite comme étant un monstre ayant des cheveux de serpents venimeux et qui pouvait transformer une personne en pierre avec un seul coup d'œil dans ses yeux.

^v Un des personnages principaux de la tragédie *Macbeth* de William Shakespeare, Elle incite son mari à commettre un régicide, suite à quoi elle devient reine d'Écosse.

^{vi} Voir: SHERRY B. Ortner, (1974), *Is female to male as nature is to culture?* In M. Z. Rosaldo and L. Lamphere (eds), *Woman, culture, and society*. Stanford, CA : Stanford University Press, pp. 68-87.

^{vii} Voir : AMRANE, Djamilia (1999), *Femmes dans la guerre d'Algérie. Entretien avec Fatma Baïchi*, *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], [Consulté le 13/06/2018]. Disponible sur : <https://journals.openedition.org/cli/1530>

^{viii} GUIDÉE, Raphaël (2012), *Littérature et violence politique des femmes*, dans : Coline Cardi et al, *Penser la violence des femmes*, La Découverte, p.391, [En ligne] [Consulté le 23/12/2019]. Disponible sur : <https://www.cairn.info/penser-la-violence-des-femmes---page-388.htm>

^{ix} FARGE, Arlette, DAUPHIN Cécile (1997), *De la violence et des femmes*, Albin Michel, Paris, p. 12.

^x BUTLER, Judith (1990), *Gender Trouble: Feminism and the subversion of identity*, Routledge, New York, p. 19.

^{xi} BEY, Maïssa (2018), *Nulle Autre Voix*, de l'Aube, Paris, p. 12.

^{xii} *Ibid*, p. 22.

^{xiii} *Ibid*, p. 83.

^{xiv} *Ibid*, p. 85.

^{xv} *Ibid*, p. 85.

^{xvi} *Ibid*, p. 70.

^{xvii} *Ibid*, p. 58.

^{xviii} *Ibid*, p. 166.

^{xix} *Ibid*, p. 21.

^{xx} *Ibid*, pp. 55-56.

^{xxi} *Ibid*, p. 170.

^{xxii} *Ibid*, P. 130.

^{xxiii} *Ibid*, p. 130.